MES TROIS SEMAINES EN NORMANDIE - L'histoire d'un vétéran

2ème Classe Clyde E. Phelps

90ème Division d'Infanterie /358ème Régiment d'Infanterie/Compagnie C



12 juin - 4 juillet 1944

Prologue :

Je n'ai pas bien dormi la nuit du 5 au 6 juin 1944. Par intermittence, je me retournais dans mon lit de camp au son de ce qui me semblait être celui de milliers de moteurs d'avions vrombissant au-dessus de ma tête. Le matin, groggy par le manque de sommeil, j'ai rejoint le rassemblement de plusieurs milliers de compagnons, soldats remplaçants comme moi de l'infanterie de l'armée américaine et stationnés comme moi dans une « ville de tentes » au milieu des collines couvertes de bruyère dans les landes du nord du Devonshire, en Angleterre. C'est là qu'on nous a appris que l'invasion tant attendue de la « forteresse Europe » d'Hitler avait commencé ! Les parachutistes et les troupes en planeur avaient été largués aux premières heures de la journée, et alors même que nous écoutions cette information, dans le cadre d'une opération alliée (États-Unis, Grande-Bretagne, quelques Français libres) des débarquements étaient en cours sur les plages de la péninsule du Cotentin, dans la province française de Normandie. Nous avons également été informés que nous étions désormais en état d'alerte officielle et qu'il nous fallait être prêts à partir à tout moment.

C'est ainsi que j'ai commencé à participer, à mon humble niveau, à la grande invasion du « Jour J » que le commandant suprême des forces alliées, le général Dwight D. Eisenhower, avait décrite peu de temps auparavant dans une émission de radio destinée à « la population d'Europe occidentale » comme le début de la croisade pour la libérer de quatre années de tyrannie nazie !

À bien des égards, jusqu'à ce moment-là, mon expérience militaire était typique de celle de plusieurs millions d'autres jeunes Américains de l'époque. Quelques mois après avoir obtenu mon diplôme d'études secondaires et avoir fêté mon 18ème anniversaire, j'ai été enrôlé comme conscrit dans l'armée de terre américaine pour « la durée de la guerre plus six mois ». Cependant, contrairement à la plupart des autres, j'avais été affecté à un camp d'entraînement du temps de guerre (Le camp Fannin au Texas) pour une formation de base dans l'infanterie. Le camp faisait partie d'un certain nombre de camps désignés sous le nom d'IRTC (Infantry Replacement Training Centers soit les Centres d'entraînement pour les remplaçants de l'infanterie).

Alors que les États-Unis s'engageaient de plus en plus dans les combats terrestres (on était à l'automne 1943) dans leur guerre sur deux fronts, le système de sélection des conscrits était de plus en plus sollicité pour fournir en priorité des renforts à l'infanterie, qui subissait des pertes croissantes.

Après 17 semaines d'entraînement intensif - en grande partie similaire à celui que l'on connaît aujourd'hui dans les camps d'entraînement du Corps des Marines - et une courte permission, mes ordres de mission m'ont conduit sur la côte Est des États-Unis (Fort Meade, Maryland), puis sur une jetée d'embarquement à Staten Island, dans le port de New York. Après avoir embarqué sur un transport de troupes intégré dans un convoi sérieusement protégé, nous avons fait un voyage de 11 jours à la vitesse moyenne d'environ 16 km/h à travers l'Atlantique Nord jusqu'aux îles britanniques - plus précisément, jusqu'au port écossais de Greenock, à l'ouest de Glasgow. Ensuite, nous avons fait un voyage d'une journée dans un train de troufions jusqu'au sud-ouest de l'Angleterre et jusqu'à la cité de tentes déjà mentionnée dans le Devon

(Haddon Hill). Il y eut ensuite environ huit semaines d'entraînement et d'attente dans ce camp isolé (pas de quartier libre, pas de permission) avant l'alerte du jour J.

Le matin du 8 juin, nous avons fait nos bagages (sacs de sport) et, avec nos nouveaux fusils M-1 parfaitement réglés (nous étions tous des fusiliers), nous avons quitté le camp et on est montés à bord de camions pour le début de notre voyage. Le trajet en camion a été court, pas plus de 16 kilomètres jusqu'à une ligne de chemin de fer. Là, nous avons embarqué dans des wagons de première classe de la British Rail. Ensuite, ce fut un trajet assez long de quelques heures jusqu'à Plymouth, une ville portuaire du sud de l'Angleterre. Une grande partie du trajet longeait la côte sud-ouest de l'Angleterre et c'était intéressant d'observer toutes les défenses côtières que les Britanniques avaient mises en place lorsqu'ils étaient menacés d'invasion en 1940-41.

À Plymouth, nous avons été dirigés vers un centre utilisé moins d'une semaine auparavant par certaines des troupes du débarquement : distribution de treillis imprégnés à porter par-dessus nos uniformes kaki, de masques à gaz (on craignait qu'Hitler, en désespoir de cause, n'ordonne l'utilisation de gaz contre les forces d'invasion), ainsi que de cartouchières avec munitions réelles et de boites de conserves (à réchauffer dans les rations).

Nous avons également reçu nos derniers repas chauds et des rations « K » et « D » pour une utilisation ultérieure. Ces rations ont été les seules rations officielles qui nous ont été distribuées pendant mon séjour en Normandie.

Nous avons passé environ trois jours dans le camp de Plymouth, isolés de tout contact avec le monde civil. Les seules nouvelles que nous recevions étaient les numéros quotidiens du journal de l'armée « Stars and Stripes ». En le lisant, j'avais l'impression que nos gars progressaient rapidement dans la consolidation des têtes de pont en Normandie. Une précision à ce sujet : comme les troupes lors des guerres américaines ultérieures, nous avons été littéralement fouillés pour s'assurer que nous ne portions pas de journaux intimes ou d'appareils photo cachés. Notre courrier était censuré depuis notre arrivée dans les îles britanniques.

Le 11 juin, nous avons été transportés par des péniches de débarquement LCVP[1] de la marine américaine jusqu'à un transport britannique ancré dans le port. Je suppose qu'on pourrait le décrire comme un transport d'attaque. Il avait un équipage de la Royal Navy pour l'armement et la manipulation des péniches de débarquement, et des civils de la marine marchande pour faire fonctionner le navire. Au lieu de canots de sauvetage, il transportait des péniches de débarquement britanniques sur les bossoirs. Ces péniches de débarquement étaient relativement petites et légères (principalement en contreplaqué) et pouvaient transporter environ 25 hommes chacune. Nous avons quitté le navire par le même moyen que nous l'avions abordé, c'est-à-dire par un filet de chargement sur le côté.

[1] *Landing Craft Vehicle and Personnel*

12 juin :

Lorsque nous sommes montés sur le pont le lendemain matin, nous avons découvert une journée radieuse à l'extérieur et que nous étions ancrés à environ 400 mètres de la plage d'Utah Beach (nous a-t-on dit). Les impressions suivantes me sont encore présentes de ce matin-là : la plage et la zone autour de nous grouillaient d'activité. Cela n'avait pas dû beaucoup changer depuis le jour J, six jours plus tôt seulement. On pouvait voir bon nombre de cargos décharger avec de grands filets leurs cargaisons de munitions et de rations dans des camions amphibies en attente. Surnommés Dukws ils les emportaient ensuite jusque sur la plage pour les transférer dans des camions ordinaires. À trois ou cent mètres de là, sur un côté de notre transport, le vieux cuirassé Nevada (coulé à Pearl Harbor et renfloué) servait de plate-forme de tir flottante, tirant périodiquement avec ses canons de 25 cm sur des cibles ennemies à l'intérieur des terres. Il m'est apparu que la tête de pont au-delà des plages n'était pas aussi profonde que le Stars and Stripes l'avait suggéré. Utah Beach elle-même apparaissait comme une bande de sable jaune-blanc avec en bordure une barrière basse de dunes de sable. Au-delà se trouvait une campagne rase sans habitations visibles. Contrairement à la plage voisine d'Omaha, il n'y avait pas de falaises côtières. Au-dessus de certains des navires et d'une partie de la plage flottaient des ballons de barrage.

Au cours de la matinée du 12, on nous a remis deux objets intéressants :

1) Un livret anglais-français contenant de nombreuses phrases de base qui étaient censées nous être utiles dans nos contacts avec les civils français. Il contenait l'orthographe des mots et leur prononciation. Cependant, pour quelqu'un comme moi qui n'avait pas étudié le français, ce n'était pas vraiment très utile. Il est très difficile pour les anglophones de prononcer le français correctement et de manière compréhensible. Mais c'était certainement mieux que rien.

2) Nous avons également reçu chacun 200 francs de monnaie d'invasion, en coupures de cinq et vingt francs. Chaque franc valait officiellement deux cents de notre monnaie.

Nous avons passé une grande partie du reste de la journée à nous prélasser sur le pont, à discuter et à jouer au tir au fusil et au poker avec la nouvelle monnaie. Pendant un moment, nous avons tous été effrayés par une rumeur qui a balayé le navire selon laquelle nous allions participer à un nouveau débarquement quelque part. Je suppose que les munitions réelles qui nous avaient été distribuées ont alimenté cette rumeur. Bien sûr, comme nous n'étions que des remplaçants et que nous ne faisions même pas encore partie d'un groupe organisé, la logique a finalement prévalu et nous nous sommes un peu calmés.

13 juin :

Le lendemain (13 juin) s'est avéré mouvementé. Le matin, on nous a ordonné de laisser nos sacs à paquetage derrière nous, mais toujours chargés de paquets, de gilets de sauvetage, de masques à gaz et de fusils, nous sommes descendus par des filets de chargement déroulés sur les côtés du navire de transport jusque dans la péniche de débarquement qui avait été mise à

l'eau. Il y a eu un moment dangereux quand mon groupe est monté dans sa péniche de débarquement. En raison de la forte houle, un bossoir décroché (en gros un lourd palan) se balançait d'un bout à l'autre de l'embarcation. Cela aurait pu blesser et même tuer plusieurs d'entre nous. La plupart d'entre nous se sont couchés sur le pont et, heureusement, il nous a manqué. Après plusieurs balancements, des membres d'équipage l'ont finalement tiré vers le haut et éloigné de nos têtes.

Notre péniche de débarquement était propulsée par un moteur situé à l'arrière et dirigée par un seul homme d'équipage, un timonier de la Royal Navy. Mon sentiment sur l'instant pouvait être décrit comme étant curieux de connaître le drame qui se jouait autour de moi, mais pas vraiment désireux de m'y impliquer directement. Je suis donc resté à la poupe de la péniche, à proximité du timonier. À environ 50 mètres de la plage, nous nous sommes soudainement arrêtés. Pensant que c'était fini, plusieurs de mes compagnons ont sauté dans l'eau, qui était à peu près à hauteur de la taille, et ont commencé à patauger pour rejoindre la rive. Le barreur m'a dit que ce n'était qu'un banc de sable et de ne pas sauter. Il a facilement fait reculer l'embarcation du banc de sable et a fait avancer la proue de la péniche jusque sur la plage, passant devant les hommes qui se débattaient encore dans l'eau. Ce qui m'a permis de débarquer sans même me mouiller les brodequins !

Je pouvais maintenant observer une partie de l'activité sur la plage que je n'avais vue auparavant que de loin. Les hommes et les camions amphibies étaient dirigés par des membres d'une unité spécialisée du génie, portant sur leurs manches de grands écussons colorés pour leur identification. Certains d'entre eux avaient été les premiers à débarquer pour marquer la plage et guider les premières vagues. Notre seule mission à nous, c'était de dégager la plage et de nous déplacer vers l'intérieur des terres.

Nous avons traversé l'une des nombreuses brèches creusées dans la barrière des dunes et le mur antichar, qui servaient en fait de routes pour quitter la plage. J'ai remarqué plusieurs casemates allemandes détruites qui avaient été construites dans les dunes. J'ai également remarqué un petit char miniature couché sur le côté. J'avais déjà lu des informations sur cet engin, mais je ne me souviens plus comment il s'appelait[2] . Il était filoguidé et il contenait environ 450 kg de TNT. Heureusement, celui-là n'avait pas explosé. Juste au-delà de la dune il y avait un champ de mines ennemi d'environ 15 à 30 mètres de large. Il était marqué de panneaux « Achtung Minen » à tête de mort. Bien sûr, un chemin devenu une route maintenant avait été balisé et dégagé à travers elle, probablement par des gars du Génie. Le balisage rejoignait une route goudronnée du réseau local français, et on nous a dit de continuer à marcher vers l'intérieur des terres, en nous promettant des instructions plus précises pour plus tard.

C'était une autre journée ensoleillée, et une fois sortis de la plage, tout était très paisible et calme. Nous avons marché tranquillement au « pas de route » avec des intervalles d'environ trois mètres entre les hommes de chaque côté de la route pour que la circulation motorisée puisse passer entre nous. Des membres de la 9ème Division d'Infanterie qui eux aussi avaient débarqué, partageaient la route avec nous. Tout ce que nous savions, c'est que nous étions

[2] *Goliath*

des remplaçants pour une division d'infanterie dont le nom nous était encore inconnu. Une rumeur s'est répandue selon laquelle il s'agissait de la 9…. quelque chose. Les gars de la 9ème Division nous ont dit que c'était peut-être eux, et que nous aurions de la chance si c'était le cas car c'était une bonne unité. Bien sûr, ils n'avaient encore eu aucune victime en Normandie et n'avaient donc pas encore besoin de remplacements, donc on n'était pas pour eux.

À quelques centaines de mètres de la plage, j'ai rencontré mon premier civil français. C'était un garçon d'environ quinze ou seize ans qui poussait son vélo. Je l'ai salué avec les seuls mots français que je connaissais à l'époque : « Bonjour ». Sa réponse amicale était intéressante : « Sprechen Sie Deutsch ? » Il ne parlait évidemment pas anglais, mais il avait appris pas mal d'allemand avec les occupants !

Nous semblions avancer en direction de l'ouest. Après avoir parcouru quelques kilomètres, nous sommes entrés dans notre premier village français. Pendant longtemps, j'ai cru qu'il s'agissait du célèbre Sainte-Mère-Église, mais je me rends compte maintenant qu'il s'agissait probablement de Sainte-Marie-du-Mont. Il m'a semblé intact, mais il y avait peu de civils. Une image m'est restée de ce village : au centre il y avait une pompe à eau publique au bord de la route, semblable à celles qui étaient encore courantes dans les fermes américaines de mon enfance. Nous avons rempli nos gourdes, mais on a pris soin d'ajouter le nombre prescrit de comprimés de purification de l'eau.



La pompe à eau dans le bourg de Sainte-Marie-du Mont

Jusqu'à présent, nous n'avions pas entendu un seul coup de feu. Cependant, à environ un kilomètre et demi du village, on a eu un rappel de la guerre toute proche. Alors que nous traversions un carrefour, on a entendu plusieurs coups de feu qui ne provenaient manifestement pas d'armes américaines. Un policier militaire à proximité nous a dit qu'il y avait eu dans le coin des femmes françaises qui avaient tiré sur nos gars.

À l'époque, j'avais été tellement endoctriné sur le fait que tous les Français détestaient tous les Allemands, etc. que j'avais du mal à y croire. Mais de tels cas ont été vérifiés et sont notés dans l'histoire officielle de l'armée américaine pendant la campagne de Normandie. Après tout, les Allemands occupaient cette partie de la France depuis quatre ans. C'était une région agricole riche qui pouvait nourrir à la fois les occupants et les occupés. De plus, la plupart des Français en âge de combattre avaient été et étaient encore prisonniers de guerre en Allemagne…

Notre propagande avait également fait croire à la plupart d'entre nous que nous serions chaleureusement accueillis sur la plage par des combattants clandestins des Forces Françaises de l'Intérieur (FFI). Bien sûr, pour de bonnes raisons, ils n'étaient pas là, mais cela ne voulait pas dire qu'ils n'existaient pas. Je n'en ai jamais rencontré en Normandie, mais nos forces en ont rencontré et ont travaillé avec eux beaucoup plus tard, après la percée, en particulier dans le sud du département et au-delà.

En fin d'après-midi, nous avions probablement parcouru une quinzaine de kilomètres. Le mot a été passé de quitter la route et d'aller dans les champs voisins pour la nuit. À la tombée de la nuit (vers 22 heures - nous étions en heure d'été britannique, deux heures en avance sur l'heure normale), des camions sont entrés dans notre champ. Ils contenaient nos sacs de paquetages laissés sur le bateau de transport. On nous a donné quinze ou vingt minutes pour fouiller le contenu de nos sacs.

J'ai sorti quelques effets personnels et les sacs ont ensuite été remis dans les camions qui sont repartis. (Note : je n'ai plus jamais revu mon sac ensuite mais peu après ma démobilisation après la guerre, tous les effets personnels que j'y avais laissés m'ont été rendus). Dans l'obscurité grandissante, je me suis couché dans un fossé heureusement sec devant une haie et je me suis vite endormi. La journée avait été longue !

Quelques heures plus tard, je me suis réveillé en sursaut au son et à la vue d'un raid de bombardement allemand sur Utah Beach. Il serait peut-être plus juste de dire qu'il s'agissait d'une tentative de raid de bombardement, car je n'ai entendu aucune bombe exploser. Un avion de reconnaissance allemand (probablement un bombardier moyen) volait paresseusement au-dessus de nos têtes, sous les tirs des batteries de la DCA de la plage qui tentaient de l'abattre, sans succès. Il a fini par larguer plusieurs fusées éclairantes qui sont descendues lentement sous leurs parachutes avant de s'éloigner dans la nuit. Les moteurs de l'avion allemand (comme les armes) avaient un son différent des nôtres.

14 juin :

Le lendemain matin (14 juin), nous nous sommes réveillés au son des camions qui tournaient à nouveau dans le champ. Il s'agissait de la 90ème Division d'infanterie (enfin, on connaissait

son nom) venue pour nous emmener dans les régiments qu'on allait nous assigner au sein de la division. Après un court trajet, on s'est retrouvés au quartier général du 358ème Régiment d'Infanterie. Tout autour de nous il y a avait des gars qui portaient sur l'épaule un insigne encore inconnu pour nous, formé des lettres rouges, T et O entrelacées. Le TO signifiait Texas/Oklahoma car la 90ème était à l'origine composée d'unités de la Garde nationale de ces États (la division a ensuite acquis le surnom de « Tough 'Ombres ») : Pendant que nous attendions, un sergent-chef dégingandé de l'Oklahoma nous a fait un rapide exposé sur ce que la division avait appris sur les tactiques allemandes dans les combats de haies dans lesquels ils étaient engagés depuis moins d'une semaine.

Remarque : bien qu'une partie de la 90ème Division ait débarqué avec la 4ème Division à Utah Beach le jour J, la première mission de combat de la division dans son ensemble avait eu lieu trois ou quatre jours plus tard[3]. On nous a prévenus que l'ennemi essaierait toujours de nous stopper avec des tirs de sniper et de mitrailleuse, puis, s'il réussissait, de nous tirer dessus avec des tirs de mortier et/ou d'artillerie (88mm). Donc, la leçon était la suivante : si possible, continuez à avancer.

À peu près à ce moment-là, j'ai vu mon premier Allemand mort. Le cadavre gisait au pied d'un arbre d'où il nous avait tiré dessus à la mitraillette quand il était encore vivant… Apparemment, il était armé d'un pistolet mitrailleur Schmeisser (surnommé « Burp gun », comme en témoignaient les munitions de 9 mm éparpillées sur le sol. C'était en fait la première personne morte que je voyais de ma vie et, bien sûr, elle n'avait pas été « embellie » par un croque-mort !

À part les remarques du sergent, il n'y a pas eu de consignes formelles. En fait, tout cet épisode de remplacement n'était pour la division qu'un bref intermède dans sa tentative pour mener à bien la mission de combat qui lui avait été assignée. Nous nous sommes vite retrouvés « par paquets » dans les compagnies de fusiliers du régiment. Cela s'est fait à pied et par ordre alphabétique. Je me suis donc retrouvé avec plusieurs de mes copains dont le nom de famille commençait par « P » à être affecté à la compagnie C du 1er Bataillon du 358ème Régiment d'infanterie. Je ne me souviens que de deux d'entre eux. L'un s'appelait Dan Phillips, un Indien Creek de pure souche originaire de l'Oklahoma. L'autre était un gars de l'Arkansas nommé Pierce qui ressemblait et parlait comme un jeune Bill Clinton. Phillips était sans doute mon meilleur ami dans le bataillon de remplacement, dont la plupart des membres venaient de l'Oklahoma et de l'Arkansas.

La compagnie C avait grand besoin de renforts. Les lourdes pertes subies lors des premiers jours de combat avaient réduit le nombre de ses fantassins à une quarantaine, soit le nombre de soldats que compte à lui seul un peloton au complet. Nous avons rapidement eu nos premières conversations avec certains de ces quarante vétérans qui semblaient avoir combattu pendant plusieurs mois mais en réalité moins d'une semaine. Ils nous ont parlé du manque de leadership du général qui commandait la division à l'époque, ainsi que d'autres problèmes rencontrés par la plupart des unités lors de leur baptême du feu. Ils nous ont raconté comment le régiment avait reçu l'ordre d'avancer à l'aveuglette dans un marais. (Remarque : par mesure

[3] *Le 10 juin*

de précaution contre une invasion, les Allemands avaient préalablement inondé les terres autour de chaque cours d'eau). Ils avaient fini par se frayer un chemin jusqu'à des hauteurs et capturé leur objectif principal, une petite ville du nom de Pont l'Abbé, avant d'être bombardés par des avions américains. Malheureusement, ils avaient perdu toutes leurs grenades fumigènes de couleur et leurs marqueurs en tissu qui devaient être utilisés pour éviter que cela n'arrive !

La compagnie a bientôt reçu l'ordre de se mettre en mouvement. Nos appréhensions n'ont fait que s'accroître lorsque nous avons traversé peu après une zone où notre artillerie avait précédemment intercepté une colonne allemande qui descendait un chemin dans la campagne. Les morts et l'équipement de l'ennemi étaient partout. Je me souviens d'un Allemand mort, dont le sommet du crâne avait été arraché. Des éclats d'obus avaient également ouvert son sac à dos, dont le contenu (nécessaire de rasage, etc.) était éparpillé. Un autre Allemand mort se tenait debout dans un trou individuel (certains d'entre eux venaient d'avoir été creusés) avec son arme, un pistolet mitrailleur Schmeisser 9 mm, toujours serrée dans ses mains. Quelqu'un s'est approché de l'arme, mais on l'a averti qu'il y avait parfois des pièges avec de l'explosif dans l'équipement ennemi. Tout cela ressemblait à un film de guerre hollywoodien, sauf que c'était réel !

Pendant le reste de la journée et jusque tard dans la nuit, nous avons avancé contre une résistance ennemie heureusement faible. Il y avait quelques tirs isolés et beaucoup de bruit provenant de tirs ennemis plus éloignés avec des éclats d'obus occasionnels d'origine inconnue. À cette époque, le « tir de marche », c'est-à-dire le tir d'armes légères sur toute cible suspecte, était encore contraire aux ordres. Nous avions pour instruction de ne tirer que sur des « cibles visibles ». Mais rapidement, on a commencé à réagir au feu des tireurs d'élite comme les vétérans, en tirant sur la cime des grands arbres et sur d'autres cibles potentielles, avec des résultats incertains.

En ce qui concerne les tireurs d'élite, c'est au cours du premier jour avec la division que j'ai entendu pour la première fois la rumeur selon laquelle les Allemands avaient des tireurs d'élite japonais dans leurs unités. Contrairement à de nombreuses rumeurs, celle-ci s'est avérée fondée. De nombreux prisonniers de l'Union soviétique, capturés sur le front de l'Est, avaient été enrôlés (ou s'étaient portés volontaires) dans des unités de l'armée allemande servant en Normandie. Certains d'entre eux étaient des Mongols qui avaient été tués ou capturés en tant que tireurs d'élite, d'où la rumeur.

Il faisait nuit noire lorsque nous avons finalement reçu l'ordre de nous arrêter et de nous retrancher. Ce que nous pouvions distinguer nous indiquait qu'on était dans une zone qui avait déjà été le théâtre de combats. Les quelques bâtiments que nous pouvions distinguer étaient endommagés, et nous trébuchions sur de petites branches arrachées des arbres aux alentours, de plus on pouvait sentir aussi des fils électriques sous nos semelles. Certains d'entre eux étaient des fils de communication ennemis. S'ils étaient identifiés, tous les fils de couleur rouge devaient être coupés. S'enterrer signifiait se rendre dans un champ près d'une haie et creuser une tranchée de la taille de son corps avec sa pelle. La profondeur de la tranchée dépendait de la situation. Si des tirs ennemis, avec de fortes chances que d'autres suivent, tombaient à proximité immédiate, on était motivé, même si on était fatigué, à s'enterrer plus

profondément. Lors de cette première nuit de combat, à part l'environnement inquiétant et les bruits effrayants, il n'y avait pas de tirs directs dans notre zone, donc nos trous étaient peu profonds (de 30 à 45 cm). On nous a ordonné, c'était toujours le cas dans de telles circonstances, de prendre des tours alternant une heure de sommeil et une heure de garde. Mais, à cause de l'épuisement, la plupart d'entre nous ont sombré rapidement dans le sommeil.

15 - 19 juin :

Je me suis réveillé quelques heures plus tard dans la demi-clarté de l'aube de ce qui allait devenir une autre journée ensoleillée. L'une des premières choses que j'ai vues, ce sont les corps gonflés de deux soldats de la 82^{e} Division Aéroportée. L'un d'eux avait été partiellement enterré par ses camarades. Ils étaient faciles à identifier grâce à leurs vestes de saut, leurs bottes et leurs écussons d'épaule (sur l'une, l'insigne de leur unité, sur l'autre, un petit drapeau américain). Il y avait également un planeur détruit dans un champ voisin, mais aucun corps n'était visible. Dans le cadre de leurs préparatifs anti-invasion, les Allemands avaient planté des poteaux (des arbres de taille moyenne écorcés) espacés de telle sorte qu'un planeur n'avait pratiquement aucune chance d'atterrir dans les petits champs bordés de haies sans les heurter. On les appelait les asperges de Rommel.

Après un petit-déjeuner individuel à base de rations K, le mot d'ordre a été de partir. Pendant les jours suivants (environ du 15 au 19 juin), nos opérations se sont déroulées selon un schéma continu de mouvement, d'arrêt et d'attente. Les différentes compagnies du bataillon se relayaient et se succédaient en « pointe » alors que nous poursuivions un ennemi en retraite. Je savais toujours quand la compagnie C était en queue de l'opération ou presque quand je voyais que les canons antichars de 57 mm du bataillon étaient remorqués. Comme tout vétéran de l'infanterie peut vous le dire, dans ces opérations et d'autres similaires, tu ne sais rien du plan global, et tu ne vois et tu ne participes à rien au-delà de ta propre section ou parfois du peloton. Ton unité, comme toutes les autres, sont bien sûr dispersées pour réduire les risques de lourdes pertes.

À peu près à ce moment-là, nous avons appris que la 9ème Division, en progression vers l'ouest, avait atteint l'autre côté de la presqu'île du Cotentin, coupant ainsi toute possibilité de retraite vers le sud aux unités allemandes qui nous faisaient face. Par conséquent, ces unités se repliaient rapidement vers le nord, en direction du port de Cherbourg et de ses fortifications environnantes. Bien sûr, leurs arrière-gardes ont continué à combattre notre avance, nous infligeant des pertes au passage.

Par exemple, je me souviens avoir traversé un petit champ et avoir senti qu'un sniper situé à proximité me tirait dessus. Lorsque je suis arrivé de l'autre côté, le soldat qui était le plus près de moi était allongé au milieu du champ, une balle dans la jambe. Autre incident : au crépuscule du 15 ou du 16 juin, notre peloton était en tête dans une large formation de tirailleurs. Alors que nous arrivions dans un verger de pommiers, plusieurs soldats tout excités ont crié qu'ils pouvaient voir des soldats ennemis courir dans la partie du verger la plus proche de nous et ils ont commencé à leur tirer dessus. Moi, j'ai regardé par-dessus la haie dans le verger mais je n'ai rien vu. Soudain, j'ai entendu le bruit sec d'une mitrailleuse légère ennemie

qui tirait et il m'a semblé qu'au même instant des balles traçantes transperçaient nos jambes et nos cuisses. Quand elles se sont arrêtées, j'ai fait un « saut en hauteur olympique » par-dessus la haie pour atterrir dans le fossé de l'autre côté. Les tirs de mitrailleuse ne se sont pas répétés et je n'étais même pas égratigné. Mais notre sergent n'a pas eu autant de chance. Il était allongé sur le sol juste à côté de l'endroit où j'étais passé, avec de nombreuses blessures par balle aux jambes. Malgré la douleur, il ne se plaignait pas et après les premiers soins, il a été transféré vers l'arrière. Notre chef de section (un sous-lieutenant et comme moi un remplaçant) est venu en courant pour nous engueuler tous de ne pas avoir surveillé nos flancs. Cette négligence avait permis à l'ennemi de placer sa mitrailleuse au-dessus de la haie au coin du champ et de tirer droit vers nous. On a eu de la chance qu'il n'y ait pas eu plus de victimes.

Une autre image me revient – celle d'avancer à travers un champ assez large (pour changer) et de croiser un jeune prisonnier allemand effrayé, portant un casque et une veste camouflés, qui était conduit à l'arrière. À peu près au même moment, une explosion a eu lieu en l'air pas très loin, provenant de ce qui semblait être un obus de 75 mm ou 105 mm. Il n'y a eu qu'une seule explosion, elle venait de chez nous ou de chez eux sans qu'on puisse le dire. L'Allemand s'est enfui comme un lapin effrayé alors que l'homme à côté de moi (c'était Pierce) s'est jeté au sol. Plus tard, nous avons avancé sur une route goudronnée au clair de lune jusqu'à ce que nous remarquions que l'asphalte présentait de petits cercles nets de la taille de mines antichars allemandes. Alors on a quitté cette route aussi prudemment et aussi rapidement que possible !

À peu près à ce moment-là, j'ai vécu ma première expérience inconnue, celle d'être présent lorsqu'un camarade soldat s'inflige lui-même une blessure. C'était tôt le matin alors que nous nous préparions à partir. En passant près d'un soldat encore dans son trou individuel pas très profond, j'avais remarqué qu'il tripotait son fusil d'une manière un peu étrange. Soudain, un coup de feu a retenti, suivi d'un cri perçant. L'homme s'était tiré une balle dans la partie charnue d'une jambe (son mollet). Je n'ai pas vraiment réalisé ce qui s'était passé jusqu'à ce qu'un médecin accoure en jurant. Je l'ai bien entendu car nous étions près du poste de secours du bataillon. Ils l'ont emmené le blessé en vitesse.

Je crois que c'était le jour où nous avons avancé dans des zones qui avaient été largement arrosées par des tracts de propagande proposant aux Allemands de se rendre. De ce que je sais ils avaient été rédigés par une unité de guerre psychologique et largués par des bombardiers moyens américains (B-26). Reflétant la composition ethnique de l'ennemi en retraite, ces tracts étaient imprimés en allemand, en polonais et en russe. Dans les trois langues, ils promettaient de pouvoir être utilisés comme sauf-conduits et garantissaient un bon traitement au porteur. Ils étaient signés par le général Eisenhower.

Le lendemain matin, j'ai été témoin d'une des conséquences de cette initiative. Alors que nous venions de commencer notre avancée sur le territoire tenu par l'ennemi la nuit précédente, l'ordre a été donné de nous arrêter. Alors que nous étions allongés le long d'une haie, un soldat de la compagnie parlant polonais a été demandé de se placer en tête de la colonne. Quelques minutes plus tard, il a accompagné ce qui semblait être un soldat allemand tenant l'un des tracts, et qui répétait sans cesse à tous ceux qui pouvaient l'entendre : « Nix Deutsch, me Polski. »

Une autre fois, je me souviens que nous avons été arrêtés pour une raison quelconque près d'une ferme française. Les occupants, dont une jeune femme, sont sortis et nous ont parlé. Elle n'était pas très attirante, mais c'était la première femme que je voyais depuis mon départ d'Angleterre et je dois dire que nous avons essayé de lui parler. Le seul qui y a réussi était un remplaçant de la compagnie que je n'avais jamais rencontré auparavant. Il était membre d'une famille française célèbre dans la banque, la maison de Rothschild. Étant juifs, ils avaient fui la France lorsqu'elle était tombée aux mains des Allemands en 1940 et plus tard il est devenu l'interprète français du commandant de la compagnie.

Je me souviens aussi avoir creusé mon trou individuel dans la partie du jardin de la ferme qui servait de carré de petits pois et l'avoir pratiquement détruit avant de recevoir l'ordre de repartir. Bien sûr, ce n'était pas délibérément malveillant. J'apprenais juste, comme les vétérans, à m'enterrer chaque fois que nous nous arrêtions.

Une fois, alors que notre progression s'était arrêtée pendant plusieurs heures, je me souviens avoir creusé un trou peu profond dans la partie buissonneuse d'une haie et y avoir été seul pour une fois. J'ai sorti le Nouveau Testament que je portais dans la poche de poitrine de ma veste de treillis. J'ai relu la déclaration liminaire de notre président Franklin D. Roosevelt, alors commandant en chef, recommandant la lecture des Écritures. Je ne l'avais pas fait récemment. J'ai ensuite lu plusieurs chapitres, célébrant en quelque sorte ainsi mon propre office religieux. Cela m'a rappelé ce dicton qu'on avait l'habitude d'entendre pendant la Seconde Guerre mondiale, selon lequel « il n'y a pas d'athées dans les tranchées ». J'ajouterais au passage que nous n'avons jamais eu de service religieux organisé pendant mes trois semaines en Normandie.

Vers le 19 juin, notre avance a reçu l'ordre de s'arrêter sur une crête assez élevée, surplombant une large vallée au nord. Nous avions probablement avancé d'une quinzaine de kilomètres en direction du nord-nord-est depuis que j'avais rejoint la division. Pour une fois, on pouvait voir au-delà des haies qui habituellement nous bloquaient la vue. À quelques kilomètres de là se trouvait une ville de taille moyenne qui était probablement Montebourg ou peut-être Valognes ? Nous étions à environ vingt-cinq kilomètres au sud de Cherbourg et peut-être à égale distance de Utah-Beach à l'Est. Nous nous sommes retranchés autour des bâtiments d'une grande ferme laitière. Plus nous restions là et plus les vétérans creusaient profondément. L'un d'eux, près de moi, a même creusé son trou profondément dans le sol argileux, puis il a taillé une sorte d'étagère de la taille de son corps vers le sommet. Il avait déjà été atteint par des tirs de mortier : je l'ai imité, sauf pour la construction de l'étagère. Après avoir creusé environ 1,50m, j'ai recouvert une extrémité de petites bûches et de gazon. J'apprenais mon boulot de soldat. Heureusement, les seuls tirs d'obus que nous avons reçus à cet endroit ont été de courts barrages de notre propre artillerie, mais personne n'a été blessé.

On nous a dit que la 79ème Division nouvellement débarquée devait traverser nos positions et avancer vers Cherbourg à notre place. C'était l'unité à la « Croix de Lorraine » et elle allait connaître son baptême du feu. J'ai de nouveau eu un petit contact avec des civils, cette fois ci une tentative de conversation avec deux adolescents (un garçon et une fille) de la ferme.

Cette fois, l'interprète qui m'aidait était un soldat de la Nouvelle-Angleterre d'origine franco-canadienne.

Un autre contact s'est avéré plus difficile, mais n'a pas nécessité de connaissances en français. Un fermier sympa de la ferme susmentionnée m'a offert une gourde pleine de lait frais et tiède alors que je le regardais traire. N'ayant pas bu de lait frais depuis mon départ des États-Unis, j'ai bêtement accepté. Le fait qu'il ait rincé son seau à lait à l'eau froide avec une branche d'un buisson voisin aurait dû m'alerter de ce qui allait se passer… J'aurais dû me souvenir que le pays de Louis Pasteur ne pasteurisait encore que son vin, pas son lait ! Les Normands ne consommaient pas directement ni le lait ni la crème mais ils les utilisaient pour faire du fromage et du beurre. Les jours suivants, j'ai été très malade, avec des vomissements et de la diarrhée. À moins d'avoir une température d'au moins 39 °C, on n'était pas officiellement considéré comme malade. Les médecins du poste de secours du bataillon m'ont donné des comprimés de bismuth et de parégorique qui m'ont un peu aidé, mais pas beaucoup. Il fallait juste que ça suive son cours.

Les choses n'ont pas été trop graves pour moi le premier jour car il n'y avait pas beaucoup d'activité.

Mais, le deuxième soir (c'était le 21 ou le 22), on nous a soudainement ordonné de rassembler notre équipement et de nous préparer à partir. La 79ème ayant achevé son déplacement à travers les positions de la 90ème, nous avons reçu l'ordre d'effectuer une marche forcée de nuit pour aller de l'extrémité nord à l'extrémité sud des positions de notre corps d'armée, soit une distance d'environ 24 kilomètres. Nous sommes partis à la tombée de la nuit. Mes vomissements et ma diarrhée avaient cessé, mais j'étais encore très faible. Pendant la majeure partie du trajet, nous avons marché sur une grande route à deux voies orientée Nord-Sud. C'était le même dispositif que lorsque nous avions débarqué sur la plage : grande distance entre les gars, colonnes de chaque côté de la route avec la circulation motorisée passant au milieu, sauf que, maintenant, bien sûr, nous étions affectés à des unités spécifiques au sein de la division. Un silence strict, l'interdiction de fumer et l'absence de pauses étaient de rigueur, car une partie de l'itinéraire était sous observation ennemie.

J'ai réussi à rester en formation et à suivre les autres jusqu'à ce que nous ayons traversé la longue chaussée près de Pont-l'Abbé. Puis, j'ai commencé à prendre de plus en plus de retard.

Un médecin compatissant m'a laissé monter sur la remorque de sa jeep. Comme la jeep roulait plus vite que ceux qui marchaient, j'ai commencé à rattraper les gars de ma compagnie. L'auto stop a duré plusieurs kilomètres, jusqu'à ce qu'un autre médecin s'aperçoive de ma présence, peut-être parce qu'il commençait à faire jour. Me prenant pour un « tire-au-flanc », il a rejeté mon explication de maladie et il m'a demandé sèchement de descendre. Un vrai petit miracle pour moi, car juste à ce moment-là le rythme de marche rapide s'est ralenti alors que nous approchions de notre destination et je me suis retrouvé exactement là où je voulais être, pile au milieu du peloton :

23 juin - 2 juillet :

Nous étions maintenant le 23 juin, et une nouvelle phase de « mes trois semaines en Normandie » était sur le point de commencer. La marche s'était terminée à l'aube près d'un carrefour. En attendant d'être déployés dans la nouvelle zone, nous avons été brièvement, mais étrangement, la cible d'un tir de mitrailleuse. Plusieurs véhicules allemands détruits, apparemment à la suite d'une attaque aérienne, gisaient dans un petit bois près du carrefour. Soudain, un P-47 américain solitaire, marqué de bandes d'invasion délavées, est apparu au-dessus de nos têtes. Les mitrailleuses tirant à tout va, il a mitraillé les véhicules détruits, alors qu'on en était seulement à quelques mètres, puis il s'est envolé, disparaissant aussi soudainement qu'il était apparu. Heureusement, personne n'a été tué ou blessé.

Peu après l'incident, nous avons été déployés à proximité dans des champs et des vergers de pommiers. On devait prendre la relève des éléments de la 101ème Division Aéroportée[4] qui combattaient dans la région depuis le jour J. Je me souviens avoir vu le corps d'un soldat à moitié enterré, et un autre, celui-là bien vivant, qui essayait d'aider une fermière à traire une vache dans un champ. La compagnie C s'était vu attribuer un secteur le long d'une crête qui descendait en pente douce vers une vallée peu profonde. À l'extrémité de la vallée, à environ un kilomètre et demi à l'ouest de notre position se dressait une colline, assez haute et orientée du nord au sud. Son extrémité nord, la plus proche de notre position, était dénudée, mais à mesure qu'elle s'étendait vers le sud, elle était manifestement très boisée. Les positions ennemies les plus proches se trouvaient apparemment entre la colline et nous. On ne le savait pas encore à l'époque, mais ce que nous observions pour la première fois, c'était la célèbre (ou tristement célèbre) colline 122 et la forêt du Mont Castre.

Au cours des jours suivants, nous nous sommes enfoncés plus profondément le long de la crête, couvrant nos trous creusés pour deux hommes avec tout ce qui pouvait nous protéger des tirs de mortier et d'artillerie. Heureusement pour nous, il n'y a eu aucun tir de mortier et très peu de tirs d'artillerie à l'exception de quelques obus tirés la nuit sur un carrefour situé à plusieurs centaines de mètres.

Nous sommes restés dans nos positions défensives, face à l'ouest en direction de la cote 122, du 23 juin au 2 juillet 1944 environ. Les événements suivants liés à cette période sont gravés pour toujours dans ma mémoire :

1) Sans surprise, la première ou la deuxième nuit, l'ennemi nous a « rendu visite ». Il s'agissait d'une grande patrouille qui s'est approchée à environ 50 mètres devant nous et qui a tiré avec ses pistolets mitrailleurs, avec beaucoup de balles traçantes, globalement dans notre direction pour essayer de nous faire riposter et de révéler notre position exacte. Mais ça n'a pas fonctionné et ils ne sont jamais revenus.

2) Les jours suivants, des pluies intermittentes, parfois fortes, sont tombées. Il y avait aussi pas mal de vent. En étant retranchés comme on l'était, cela ne nous semblait pas trop grave, mais sur la côte, la tempête dans la Manche a détruit le port artificiel « Mulberry » de la plage d'Omaha et a bien endommagé les deux autres provoquant une véritable crise d'approvisionnement pour le haut commandement.

[4] *Plutôt la 82ème AD ?*

3) Il y avait plusieurs types de munitions ennemies éparpillées dans la région. Souvent des obus de 20 mm, généralement utilisés pour la défense antiaérienne. Cela signifiait que la plupart étaient chargés d'explosif (HE) prévus pour exploser au contact. Dans un moment d'inattention, j'en ai ramassé un et j'ai commencé à le frapper contre le tronc d'un pommier ! C'était vraiment con de ma part. Il n'a pas explosé, et heureusement pour moi car il m'aurait pour le moins rendu aveugle ou certainement mutilé, probablement parce qu'il était marqué comme étant un traceur qui lui n'explose pas à l'impact. Évidemment je ne l'avais pas remarqué avant de le ramasser… Il y avait aussi des cartouches ennemies d'un diamètre d'environ 8mm qui avaient une balle en bois à la place de la balle métallique habituelle. Les troupes américaines présentes sur toute la zone de la tête de pont avaient déjà vu ce type de munition particulière et des rumeurs avaient circulé selon lesquelles il s'agissait d'un type spécial conçu pour causer des blessures plus étendues et plus difficiles à traiter qu'une balle ordinaire. Ce qu'on ne savait pas alors c'est que plusieurs divisions allemandes étaient en manœuvres dans le secteur au moment du débarquement et que c'était les munitions qu'elles utilisaient en exercice. Les balles de « l'arme secrète » étaient en fait l'équivalent allemand de nos munitions à blanc et qu'elles n'étaient utilisées contre nous qu'en l'absence des véritables cartouches.

4) Mon compagnon de tranchée attitré pendant la majeure partie de cette période n'était pas un « ami » proche, mais un mineur de charbon plutôt aigri de Virginie-Occidentale qui avait environ 30 ans mais qui m'en paraissait 45 ou 50. Un jour, il est revenu d'une patrouille en état d'ébriété. Il avait « sauvé » ce qui ressemblait à une bouteille d'un litre de Calvados fait maison et il en avait consommé la majeure partie. Le problème, c'est que la nuit, on était censés prendre chacun des tours de garde dans notre trou pour deux : une heure de garde, une heure de sommeil à tour de rôle… Cette vigilance était bien sûr absolument essentielle pour détecter à temps toute tentative de l'ennemi pour nous surprendre. À la tombée de la nuit, mon compagnon de tranchée s'est endormi profondément dans un semi coma. J'ai pris le premier et le seul tour de garde. Pendant la majeure partie de la nuit, mes efforts pour le réveiller n'ont abouti qu'à des jurons étouffés, des grognements et des gémissements. J'ai lutté pendant des heures contre le sommeil, mais en vain. Soudain, vers trois ou quatre heures du matin (peu d'entre nous avaient une montre), j'aurais juré avoir vu une file silencieuse d'Allemands[5], avec leurs casques au profil reconnaissable, se diriger vers une haie voisine. J'ai pointé mon fusil sur eux, mais juste avant d'appuyer sur la gâchette, l'un des soldats ennemis a émis un bêlement sonore. C'était seulement des moutons, et j'avais manifestement halluciné à cause de l'épuisement. J'ai lâché prise et je me suis rapidement endormi. Comme il y avait eu un silence total autour de moi avant et après l'épisode des moutons, je me suis demandé si quelqu'un était éveillé dans les trous autour de moi !

5) Le 26 juin, j'ai fêté mon 19e anniversaire dans ce trou individuel mais il n'y avait ni gâteau ni bougies. J'avais lu dans « Stars and Stripes » qu'en réponse aux protestations des parents,

[5] *Pour une raison inconnue, à cette époque, nous appelions généralement les Allemands « Heinies », un surnom de la Première Guerre mondiale. Le terme plus familier de « Kraut » a fini par prédominer.*

l'armée avait changé de politique et gardait les jeunes de 18 ans dans des unités d'entraînement aux États-Unis jusqu'à ce qu'ils aient atteint 19 ans. Mais moi j'étais déjà là…

6) En parlant de gâteau, la seule exception au régime de rations K et de barres D suivi pendant mon séjour en Normandie avec la 90ème est survenue pendant cette période. Un jour, mon sergent a ourdi un complot pour voler un poulet ou deux dans une ferme à quelques centaines de mètres de nos positions. J'ai été choisi pour détourner l'attention du fermier en achetant du beurre pour le faire cuire pendant que le larcin était commis. J'ai poliment frappé à la porte de la ferme et on m'a fait rentrer. Avec mon petit livre de langue française pour G.I ouvert, j'ai essayé de dire : « Combien de beurre ? » Naturellement, ils ne pouvaient pas me comprendre, mais ont fini par comprendre en regardant eux-mêmes dans le livre. Ils n'étaient pas intéressés par l'argent. Une jeune femme m'a demandé quelque chose comme « Haben Sie Chocolaten ? » mais ils m'ont quand même donné environ une livre de beurre.

Frit avec du beurre fondu dans une gamelle, ce poulet était délicieux !

7) Le signe avant-coureur de la reprise de notre offensive a été la tentative du quartier général (Qui en a eu l'idée ? Le bataillon, le régiment ?) d'infiltrer au niveau de la zone occupée par notre compagnie une équipe de trois hommes derrière les lignes allemandes pendant la nuit pour observer et enregistrer leurs positions. Mais la tentative a échoué. J'ai brièvement parlé à l'homme qui est revenu dans nos lignes le lendemain matin alors qu'ils étaient censés rester plusieurs jours. Surpris et sommé de lever les mains devant une patrouille allemande, il s'était enfui en courant en pensant que les deux autres avaient été capturés.

8) Le 2 juillet sera notre dernier jour dans notre position défensive sur la crête. Au cours de la matinée, on a assisté à un bombardement et à un mitraillage au sol de la position allemande dans la vallée juste en face de nous par deux chasseurs bombardiers P-47. Les avions ont effectué des passages répétés et ont largué plusieurs bombes chacun. La seule réponse de l'ennemi a été des tirs de mitrailleuses légères. Étonnamment, il n'y avait pas de défense de 20 mm.

Dans l'après-midi du 2 juillet, des ordres nous sont brusquement parvenus de quitter nos positions. Nous avons été redéployés dans une zone plus basse où l'on ne voyait pas grand-chose devant nous, pas même la colline 122 qui nous était désormais familière. De plus, nous faisions maintenant face au sud plutôt qu'à l'ouest. Le reste de la journée a été consacré à l'orientation sur l'attaque à venir.

Cela se faisait en petits groupes en terrain découvert sous la direction du commandant de compagnie. Il était aussi nerveux que nous, car plusieurs obus allemands de 105 mm avaient été tirés non loin de là et étaient passés au-dessus de nos têtes pour exploser à proximité de nos lignes arrière. On nous a dit plusieurs choses :

I) Que nous faisions partie d'une attaque coordonnée du corps d'armée menée par trois divisions dont l'objectif était de sortir de la tête de pont et de se diriger ensuite vers le sud. Après de nombreux combats, c'est exactement ce qui s'est passé environ trois semaines plus tard.

2) Pour la première fois, nous allions bénéficier d'un appui direct des chars Sherman du 712ème Bataillon de Chars. Il a parlé de manière très optimiste de la façon dont, après notre percée, nous devrions pouvoir monter sur les chars et nous faire transporter.

3) Il a également fait état de nombreux détails sur l'unité allemande qui se trouvait juste en face de nous, notamment sur le nombre de ses hommes et de ses armes avec un décompte exact de leurs mitrailleuses, par exemple. Il a déclaré que seule une compagnie de parachutistes allemands s'opposait désormais à notre bataillon, car une partie de leurs forces avait récemment été transférée sur le front russe. Certaines de ces informations et en particulier la dernière, étaient manifestement de la propagande destinée à remonter le moral de nos troupes. Nos attaques aériennes massives, menées pendant de nombreux mois sur le réseau de transport ennemi dans cette partie de la France, avaient été largement médiatisées auprès du soldat américain et effectivement les Allemands avaient beaucoup de mal à acheminer des hommes et du matériel vers le front de Normandie. Dans l'autre sens, rien ne pouvait en sortir. Malgré tout, même si sur le papier nous avions globalement l'avantage en hommes dans cette bataille, en contrepartie, ils étaient bien retranchés et ils connaissaient le terrain bien mieux que nous. Enfin, il nous a dit que l'attaque aurait lieu à l'aube le lendemain (3 juillet) et qu'elle serait précédée d'un barrage d'artillerie massif où tout serait mis en batterie, de l'artillerie lourde jusqu'à à nos propres mitrailleuses et mortiers.

De plus, pour la première fois, nous avions officiellement reçu l'ordre d'utiliser le « tir en marchant », on avait donc besoin de cartouchières et de chargeurs supplémentaires. Enfin, le 358ème serait l'un des régiments d'assaut et notre 1er Bataillon un des bataillons d'assaut. On allait donc être en pointe et il n'y aurait personne devant nous à part l'ennemi.

Après l'orientation de la compagnie, nous sommes retournés dans nos pelotons et nos sections pour des préparatifs spécifiques. J'ai été désigné comme assistant du mitrailleur de ma section. En pratique, cela signifiait simplement que je devais emporter des cartouches supplémentaires pour notre mitrailleur et prendre sa relève s'il était blessé. C'était un grand gaillard tout maigre et surtout un membre de la compagnie depuis le début.

Il ne parlait pas beaucoup, mais quand il m'a fait remarquer qu'on « allait risquer notre cul dans une vraie bataille le lendemain », je l'ai cru !

J'ai été affecté à un poste avancé pendant une partie de la nuit. Le PC de la compagnie se trouvait dans une ferme. En attendant de prendre mon service, j'ai trouvé plusieurs numéros récents de la version outre-mer (plus petite et sans publicité) du magazine Time. Comme on était coupés de la plupart des informations sur la situation générale du monde et même sur l'avancée de la guerre, je les ai lues avec impatience, de la première à la dernière page. Ensuite, je suis parti en poste avancé et j'ai passé une heure ou deux autour de minuit dans un trou individuel au pied d'une haie. Mais à part quelques tirs d'artillerie de harcèlement des deux côtés, tout a été très calme.

3 juillet :

Quelques heures plus tard, je suis allé dormir au PC de la compagnie (Bon dieu quel contraste avec mon trou dans la haie !) et dans la pénombre, vers 5 heures du matin, j'ai entendu l'enfer

se déchainer de notre côté. Le barrage d'artillerie promis était arrivé. Je suis rapidement retourné dans ma section. Nous nous sommes déployés en ligne derrière la haie la plus avancée, baïonnettes au canon. C'était comme si nous allions sortir du parapet dans le style de la Première Guerre mondiale, mais au-dessus d'une haie et pas d'une tranchée. Après environ 45 minutes, le barrage s'est soudainement arrêté. Quelqu'un (je suppose que c'était le chef du peloton) a soudainement donné un coup de sifflet et on a quitté nos positions !

Nous avons avancé de champ en champ, enfin de haie en haie en suivant les instructions et en tirant à la hanche, un tir en mouvement qui comme on l'espérait devait maintenir les Allemands baissés jusqu'à ce que nous arrivions à leur hauteur. Au début, on a avancé dans un espace rempli de fumée et on n'a rencontré que peu ou pas de résistance ennemie - l'historique de la division dit que nous avons avancé de 2 000 mètres ce jour-là.

Puis la résistance a commencé à se durcir. Alors que je traversais un champ, une ligne d'impacts (j'ai vu devant moi les balles heurter le sol et soulever de la poussière) est soudainement venue droit sur moi comme une vague mortelle. Il s'agissait manifestement des tirs d'une mitrailleuse, prépositionnée pour un tir croisé. Au même moment, j'ai senti comme un engourdissement dans mon pied droit. J'ai baissé les yeux et j'ai vu que tout le devant de ma botte droite était criblé de trous, avec mes orteils qui dépassaient. J'ai crié que j'avais été touché et j'ai sauté dans l'abri de la haie la plus proche. Mon sergent, toujours un peu nerveux, a pris mon fusil et m'a dit d'attendre un infirmier. Puis, ma section est partie. Comme la blessure ne saignait pas, j'ai doucement touché mes orteils qui dépassaient. Je sentais encore la chaleur de la balle là où elle était passée sous mon gros orteil, mais la peau n'était même pas égratignée. J'avais échappé de peu à la mort !

Seul, et désormais sans arme, je me suis mis à courir après ma section qui avançait. À la haie suivante, trois ou quatre Allemands, dont l'un avait un mouchoir blanc attaché à un bâton, ont soudain surgi devant moi. Ils semblaient s'être débarrassés de toutes leurs armes, mais portaient toujours leur casque. Je ne sais pas s'ils ont remarqué que j'étais désarmé ou non. Je pense que oui et qu'ils sont restés à couvert pendant que les membres de ma section étaient en train de tirer en passant juste à côté d'eux.

Quoi qu'il en soit, comme on nous l'avait demandé, je leur ai fait signe de partir vers l'arrière et j'ai de nouveau couru après ma section qui continuait à avancer. Après plusieurs centaines de mètres, je les ai rattrapés et j'ai redemandé mon fusil à mon sergent, tout surpris de me revoir.

J'ai récupéré un fusil, mais ce n'était pas le mien. Après avoir tiré cinq ou six coups, il s'est enrayé. Mon premier fusil était propre et avait parfaitement fonctionné jusqu'à ce que je doive le rendre.

À ce moment-là, un char est apparu comme venant de nulle part, escaladant chaque haie qu'il rencontrait, suivi de près par nous. On a continué à progresser de cette manière jusqu'à ce que le char atteigne une haie qu'il ne pouvait pas franchir. Cette haie était plus haute que la plupart des autres et formait une sorte de terrasse avec le champ suivant, un champ de pommiers situé à un niveau plus élevé que celui où nous nous trouvions. De notre position on pouvait voir quelques bâtiments de ferme au-delà du verger. En fait, nous étions à la limite nord du

village de Saint-Jores. La compagnie a commencé à s'entasser devant le barrage formé par cette haie en terrasse. Le bruit et la confusion augmentaient au fur et à mesure que les gens se pressaient. Soudain, on a entendu le crépitement des tirs de mitrailleuses ennemies qui visaient le char et qui le touchaient de leurs balles traçantes. L'équipage du char s'est replié rapidement et nous, nous étions cloués au sol. Soudain, j'ai vu et entendu une petite explosion à environ trois ou quatre mètres. Au même moment, j'ai eu l'impression que deux tisonniers chauffés au rouge s'étaient enfoncés dans ma cuisse gauche. C'était un petit obus de mortier ennemi de 50 mm. Dieu merci, ce n'était pas un 80 mm, mais cette fois ci, j'étais définitivement blessé. Le même obus a renversé cul par-dessus tête l'homme le plus proche, mais il était indemne. J'étais dans le cône des fragments de l'obus qui venait d'exploser et plusieurs éclats m'avaient touché. Il y avait peu de sang car c'était une blessure perforante, j'étais toujours debout et mon adrénaline était à son maximum ! J'ai dit à mon sergent que cette fois j'étais vraiment blessé, mais il avait d'autres choses à s'occuper.

Je n'aime pas me souvenir de ce que j'ai vu ensuite, mais dans la confusion une partie de la compagnie a paniqué et s'est enfuie vers l'arrière. J'ai vu une file d'hommes, de sacs et d'armes qui s'agitait, sautant par-dessus les haies à l'arrière. De toute évidence, ils n'ont pas couru très loin, car l'historique de la division rapporte qu'après de violents combats, le bourg de Saint-Jores a été capturé et tenu par le 1er Bataillon à la fin de la journée.

Ensuite, quelqu'un, je suppose que c'était le commandant du peloton, a parlé au chef du Sherman par le téléphone situé à l'arrière du char. Il a ensuite ordonné à notre section d'avancer vers la gauche pour essayer de contourner l'obstacle devant nous. L'idée c'était que nous suivions le char jusqu'à une route parallèle à notre progression (la route de Pont l'Abbé à Saint-Jores) et, qu'avec un peu de chance, que nous la traversions. Pendant ce temps, une partie du peloton et d'autres membres de la Compagnie C étaient toujours coincés en bas de la haie en terrasse sur notre droite. J'ai appris plus tard par son estafette que le lieutenant qui commandait le peloton avait été tué par un tireur d'élite peu après nous avoir quittés.

Alors on a avancé comme on nous l'avait ordonné. Mais lorsque le char a heurté la haie qui bordait le champ et la route, il s'est momentanément arrêté. Presque immédiatement, on a entendu le « wham - Bam » d'un obus tiré en trajectoire directe par un char allemand ou un canon automoteur. Il a détruit le char[6]. Nous nous sommes rapidement couchés au sol en ligne derrière le char et le long de la haie assez basse qui le bordait. Il y avait maintenant pas mal de tirs de mitrailleuses au-dessus de nos têtes, et on pouvait entendre (mais pas le voir) le char ennemi ou quoi que ce soit d'autre qui avait mis notre tank hors service. Puis, alors que l'équipage essayait de sortir du Sherman, le canon ennemi a tiré sur eux un obus HE (High Explosive) qui a explosé à proximité. Peu après, en partant vers l'arrière, l'équipage du char a rampé jusqu'à nous. Un des membres avait un garrot improvisé attaché autour de son poignet mutilé où sa main pendouillait encore tenue par les tendons. Ses yeux étaient vitreux et il était

[6] Deux tanks Sherman US seront détruits le 3 juillet 1944 au carrefour des Lambaux à Saint-Jores causant la perte de 7 hommes du 712th Tank Battalion. Deux des tués (Levengood et Schmidt) sont enterrés au cimetière de Colleville et un autre (Howell) y figure sur le mur des disparus. Un des Sherman a sauté sur une mine, le deuxième a été détruit probablement par un tir direct provenant d'un tank Mark IV allemand positionné au village du Trésor et qui sera détruit à son tour (Témoignage compagnie D-712th TB)

manifestement en état de choc. Un autre membre de l'équipage m'a dit qu'il avait été touché par des éclats d'obus.

Le char étant hors service, son équipage parti et en l'absence d'aucun autre soutien ami autour de nous, on a décidé de se replier nous aussi. Mais, avant même que le mot ne soit passé à tous et pour une raison inexplicable, un membre de la section s'est levé derrière moi et a traversé l'espace ouvert dans la haie par où le fermier entrait et sortait du champ et rejoignait la route. Presque instantanément, il a été tué par des tirs de mitrailleuse. L'entrée du champ et la route étaient évidemment visées. Cependant, et parce qu'on n'avait pas le choix, on a couru devant l'ouverture puis à travers une eau peu profonde dans le coin bas du champ et on a plongé par-dessus la haie jusque dans le champ suivant. Presque immédiatement, nous avons entendu un autre « wham-bam » tiré par le canon performant qui avait déjà détruit le char. On a eu de la chance parce que cette fois-là l'obus a explosé de l'autre côté de la haie juste où on venait de passer ! Il était évident que les Allemands pouvaient nous voir bouger et qu'ils essayaient de nous empêcher de nous échapper. Ils nous ont « suivis » de cette manière à travers plusieurs autres champs.

À ce moment-là, mon adrénaline commençait à s'épuiser. Ma cuisse et ma jambe blessées étaient engourdies et commençaient à s'affaisser sous moi. Nous étions maintenant dans un champ derrière une haie où quelqu'un avait creusé une tranchée peu profonde, une nouvelle fois mon chef de section m'a dit d'attendre les infirmiers mais je ne me souviens pas s'il a repris mon fusil ou non… et ma section a poursuivi sa retraite sans moi. Je savais ce qui allait se passer ensuite, alors je me suis accroupi dans la tranchée avec le haut du corps toujours exposé et j'ai mis mes bras autour de ma tête. Effectivement, un autre obus à notre poursuite a bientôt explosé à proximité. Un éclat d'obus a touché ma main droite, me causant une blessure superficielle, mais contrairement à ma cuisse, elle saignait abondamment.

Comme aucun autre obus n'était tiré, j'en ai profité pour regarder autour de moi. À ma gauche, une de nos équipes de mortier de 81 mm était retranchée à environ 50 mètres de là et tirait méthodiquement. A ma droite, et à seulement une quinzaine de mètres, j'ai aperçu une jeep sanitaire à moitié garée dans un fossé au bord de la route. Dans ma mémoire, je suppose que c'était la même route qui était parallèle à notre progression et à notre retraite. Deux médecins à l'air inquiet étaient allongés dans le fossé tout près de moi et ils me regardaient.

Quelle chance ! Je leur ai fait signe de venir vers moi. Ils appartenaient à notre poste de secours du bataillon ; j'avais donc toute leur attention. L'un d'eux a bandé ma main ensanglantée avec ma compresse de premiers secours. L'autre a coupé mon pantalon au niveau de la cuisse gauche et il a confirmé des blessures plus graves causées par des éclats d'obus puis il a bandé la plaie et il m'a donné des comprimés de sulfamides. Les deux infirmiers m'ont ensuite aidé à monter sur l'une des deux civières fixées à leur Jeep et filant rapidement sur la route on s'est éloignés vite fait du champ de bataille.

Alors qu'on était sur la route, je me disais que j'avais eu beaucoup de chance et que j'espérais ne jamais avoir à revivre quelque chose de semblable (mais, bien sûr, c'est arrivé plus tard).

Le poste de secours du bataillon était situé dans une école avec une seule classe. Les dernières leçons, probablement données la veille du jour J, étaient encore inscrites à la craie sur le

tableau noir. Alors que j'étais allongé sur la civière en attendant qu'un médecin vienne m'examiner, quelqu'un s'est penché sur moi et m'a gentiment demandé comment se passait la bataille. J'ai répondu que je ne connaissais pas la situation dans son ensemble, mais que à notre niveau globalement on se faisait botter le cul. C'est alors que j'ai remarqué les croix sur le col de mon interlocuteur et que j'ai réalisé que je parlais à un aumônier. J'ai certainement dû prononcer d'autres gros mots car j'étais encore passablement excité, puis, mon éducation sociale antérieure a repris le dessus et je me suis excusé pour mon langage déplacé. L'aumônier m'a adressé un sourire plein de douceur et m'a dit quelque chose comme : « Aucune excuse n'est nécessaire, je comprends ».

Du poste de secours du bataillon, j'ai été transporté en ambulance à travers les différents postes de secours médicaux de la chaîne de commandement, où j'ai été examiné à chaque fois (toutes les informations successives étaient notées sur une étiquette autour de mon cou). Au régiment, je me souviens avoir vu un policier militaire qui gardait plusieurs prisonniers de guerre blessés et fraîchement capturés. Lors d'un autre trajet en ambulance (peut-être du régiment à la division), je me suis retrouvé le seul patient américain à bord. Les autres passagers étaient trois ou quatre Allemands blessés allongés sur des civières et un jeune couple de civils français assis côte à côte. L'un d'eux (je crois que c'était la femme) avait une blessure causée par un éclat d'obus. À ce moment-là, j'étais plutôt calme et j'avais faim ; j'ai sorti une barre D de mon treillis et je l'ai tendue au jeune Français qui, à son tour, l'a soigneusement cassée en morceaux et l'a fait passer. Une des choses dont je me souviens chez les Allemands, c'est la longueur de leurs cheveux par rapport aux nôtres. L'un des prisonniers blessés peignait soigneusement sa tignasse brune. C'est quelque chose qu'Hollywood avait toujours mal représenté car dans les films américains les soldats allemands de la Seconde Guerre mondiale étaient tous blonds avec des coupes en brosse !

Vers le crépuscule du 3 juillet, je me suis retrouvé sur une civière sous une tente médicale à Utah Beach. Un médecin m'a dit que le lendemain, nous serions tous évacués par des péniches de débarquement depuis la plage vers un navire-hôpital de la marine, puis ramenés en Angleterre. Quel chemin j'avais parcouru en trois semaines depuis mon arrivée sur le même rivage !

4 juillet :

Le soleil s'est levé le 4 juillet sur Utah-Beach, avec la promesse d'une chaude journée à venir. À part le clapotis des vagues, le coin était plutôt calme et apparemment ils ne déchargeaient plus de matériel ni de ravitaillement sur cette plage. Dans la matinée, nos brancards ont progressivement été placés sur le pont ouvert d'un LCI (Landing Craft Infantry) de l'US Navy. La majeure partie du LCI était sur la plage et seule la poupe était dans l'eau. Bientôt, son pont s'est retrouvé rempli de blessés mais peu d'entre eux étaient américains, la plupart étaient allemands ! Les Allemands gravement blessés provenaient tous d'un hôpital de campagne qui avait été capturé. Ils étaient soignés par leurs propres médecins. ... J'ai remarqué un Allemand blessé aux cheveux longs comme une femme. Apparemment, c'était une femme ?

Les médecins allemands ont détourné les yeux lorsqu'un bassin pour uriner qui circulait de brancard en brancard est arrivé jusqu'à elle. Je me suis retrouvé à faire de même. En fait,

même en temps de guerre, la plupart d'entre nous et dans les deux camps, nous avions gardé les réflexes de notre éducation civilisée.

Je me souviens aussi d'un officier allemand qui se tenait debout, raide, et qui regardait les blessés. Il portait un monocle et correspondait parfaitement au stéréotype populaire de l'officier nazi, mais c'était probablement le médecin qui commandait l'hôpital de campagne qui avait été capturé.

Il fallait maintenant juste attendre que la marée montante nous remette à flot pour pouvoir quitter la plage, mais l'attente a été longue et il faisait de plus en plus chaud. J'ai engagé la conversation avec un médecin allemand, d'une trentaine d'années, qui parlait parfaitement anglais. Dans la vie civile, c'était un petit entrepreneur de Francfort qui m'a dit avec une certaine véhémence à quel point il trouvait la guerre stupide et inutile, surtout en ce qui concernait les affaires et la famille.

Il m'a également dit que Francfort était alors en ruines à cause des bombardements, on était encore dix mois avant mai 1945 et la fin de la guerre en Europe ; il était probablement sincère. Nous avons échangé quelques pièces de monnaie et on a même regardé nos photos de famille respectives. Il avait réussi à faire évacuer sa femme et sa petite fille vers les Alpes autrichiennes pour les mettre à l'abri des bombardements.

Tout était toujours très calme autour de la plage. Le seul bruit c'était celui de la marée montante. Quel contraste avec le champ de bataille ! Plus tard, j'ai lu que sur le front nos batteries avaient tiré des salves d'artillerie pour célébrer cette journée du 4 juillet, notre fête nationale.

Enfin, vers 15 heures, les moteurs du LCI se sont mis en marche. Nous avons quitté la plage et nous nous sommes dirigés vers le navire-hôpital. Il était ancré à peu près là où se trouvait le transport de troupes britannique d'où j'avais débarqué trois semaines plus tôt.

Puis pour moi, retour en Angleterre avec une succession d'hôpitaux militaires avant de revenir en Normandie à la mi-octobre 1944 sur une autre plage, celle d'Omaha pour reprendre le combat. À ce moment-là, la guerre s'était déplacée loin à l'Est, de l'autre côté de la France.

La 90ème Division d'Infanterie combattait maintenant en Lorraine à proximité de la frontière allemande où j'allais prendre part à certains des combats, mais c'est une autre histoire !

CL 29.10.2026

Traduction d'un témoignage donné par Clyde Phelps à mon père Henri Levaufre lors de la réunion de l'association de la 90ème à Cincinnatti en 1997 et retrouvé dans son bureau à Périers.